

Il n'est pas si lointain le temps où, pour parler de l'hôpital psychiatrique, les gens de Limoux disaient « le couvent ». Associer les deux termes exprime combien la présence des Sœurs de Saint Joseph de Cluny était pour tous liée aux soins des personnes les plus fragiles, celles qu'on appelait autrefois, dans la ville, « les malades ». Grâce aux sœurs, ces personnes malades faisaient naturellement partie du paysage limouxin, au point que leur étrangeté les rendait familiers à chacun, même aux enfants d'alors qui n'étaient nullement surpris quand ils les croisaient.

De plus, parler d'un hôpital comme du couvent traduisait aussi la reconnaissance par la population de cet établissement comme étant un lieu d'Eglise à part entière. La présence à demeure d'un aumônier soulignait cet aspect. Nous sommes quelques-uns ici à garder en mémoire la belle figure de l'abbé Julien Bilotte, sa sollicitude envers les malades, ainsi que son action pacifiante auprès du personnel.

Malgré ses grilles – qui, soit dit en passant, permettaient aux malades de déambuler dans la cour plus librement qu'aujourd'hui - malgré ses grilles donc, le couvent était pour les habitants de la ville un lieu ouvert. Si quelques pieuses personnes, relativement rares il est vrai, sonnaient au portillon pour assister à la messe quotidienne de 17 h, l'église devenait le grand lieu de rassemblement des chrétiens de la Petite Ville, de l'Aragou, à l'occasion de la messe de la nuit de Noël où on venait admirer la crèche monumentale dressée encore une fois par les malades, dont certains participaient à la chorale des religieuses. Et que dire de la kermesse du printemps où l'hôpital manifestait clairement ce qu'il était alors, un vrai petit village au cœur de la cité limouxine !

Ce temps où l'hôpital était « le couvent » appartient au passé. Vous m'excuserez si ces mots reflètent, j'en ai conscience, une certaine nostalgie envers une époque : c'est le signe que j'ai commencé à fouler les sentiers de la vieillesse. Toutefois évoquer cela, au-delà de souvenirs personnels, au-delà de l'émotion même, c'est surtout vous dire, mes Sœurs, que vous êtes passées à Limoux, comme il est dit du Christ, « en faisant le bien ». Non, sans doute, que toutes les sœurs fussent des saintes. On les craignait, enfants, surtout au catéchisme. Néanmoins vous êtes passées en semant le bien. D'autres personnes, avec pas mal d'injustice, n'ont pas toujours perçu cela. Cependant, avec les limites humaines que nous partageons tous, vous avez apporté à la ville, un surplus d'humanité. Associer l'hôpital au couvent n'était-ce pas finalement confesser, même chez ceux qui le faisaient de façon laïque, que la présence des sœurs avait contribué à faire de ce monde si inquiétant de la maladie mentale un lieu d'humanité, ou, pour le dire autrement, un creuset d'évangile ?

Le Christ est monté à Jérusalem. Dans quelques jours nous allons entrer dans la Semaine Sainte, et c'est à cette occasion que nous vous disons – en deux mots – « à Dieu ». C'est une Pâque que vous vivez, c'est aussi une Pâque que vivent ceux dont votre présence a marqué l'éclosion dans la foi et son compagnonnage. Ce n'est cependant ni l'Exode ni le départ à Babylone, c'est le chemin où le Christ nous précède tous... en Galilée.

Dans de multiples Galilée du monde votre mission continue, mes Sœurs, à la suite de votre fondatrice qui, un jour de votre histoire, a semé, ici, à Limoux. Pour les soins que vous avez apportés, au fil des générations, à la croissance de cette semence, je vous exprime un chaleureux merci.

P. Gilles Séménou